

INCIDENCES BIOGRAPHIQUES DU MILITANTISME EN MAI 68

Julie Pagis

Presses de Sciences Po | « Sociétés contemporaines »

2011/4 n° 84 | pages 25 à 51

ISSN 1150-1944

ISBN 9782724632385

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-societes-contemporaines-2011-4-page-25.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses de Sciences Po.

© Presses de Sciences Po. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Incidences biographiques du militantisme en Mai 68

À partir d'une enquête menée auprès de cent-soixante-dix familles dans lesquelles l'un des parents – au moins – a participé aux événements de mai-juin 68, cet article pose la question des incidences biographiques du militantisme en Mai 68. Les travaux sur la formation de générations politiques attribuent aux événements fondateurs une *dynamique de déstabilisation* (Mannheim). Mais à quel point les différents participants aux événements de mai-juin 68 ont-ils été déstabilisés, et comment rendre compte de l'infléchissement éventuel de leurs trajectoires ? Dans un va-et-vient entre effort d'objectivation (par l'analyse statistique de questionnaires) et effort de compréhension (par le recours aux récits de vie), cet article tente de dresser un espace social des incidences politiques et professionnelles du militantisme en Mai 68. Les résultats obtenus permettent de montrer que les formes de déstabilisation engendrées par le militantisme en Mai 68 sont socialement et politiquement situées, et de déconstruire ainsi la catégorie de « génération de 68 ».

Enquêter sur les incidences biographiques de la participation aux événements de mai-juin 68 revient à poser la question du rôle des événements dans le processus de socialisation politique et à revisiter celle de la formation de générations intellectuelles et politiques. Par quels processus peut-on « expliquer la façon dont le temps court parvient à accoucher d'un temps long » (Ihl, 2002 : 125) ? Pour Karl Mannheim, le lien moteur d'un « ensemble générationnel » réside dans l'exposition de ses membres aux symptômes sociaux et intellectuels d'une *dynamique de déstabilisation* (Mannheim, 1928). Mais à quel point les différents participants aux événements de mai-juin 68 ont-ils été déstabilisés, et comment rendre compte de l'infléchissement éventuel de leurs trajectoires ? Portent-ils encore, trente-cinq ans plus tard, les marques d'engagements passés ? Et le cas échéant, comment les objectiver ? Les matériaux recueillis dans le cadre d'une enquête doctorale (cf. Encadré ci-dessous) permettent d'apporter des éléments de réponse à ces questions.

ENCADRÉ 1 : CORPUS D'ENQUÊTE ET MATÉRIAUX

Les matériaux mobilisés sont issus d'une enquête menée auprès de 170 familles dans lesquelles l'un des parents (au moins) a participé aux événements (Pagis, 2009b). C'est par la deuxième génération que le corpus a été construit. J'ai en effet retrouvé les « enfants de soixante-huitards » scolarisés dans deux écoles

primaires expérimentales – l'école Vitruve à Paris et l'école Ange-Guépin à Nantes – à partir des registres d'anciens élèves, pour la période 1973-1985. Deux questionnaires, envoyés pour l'un aux anciens élèves, pour l'autre à leurs parents « ex-soixante-huitards », constituent la partie quantitative de l'enquête. Sur les 666 questionnaires finalement été envoyés, 350 ont été retournés, dont 182 questionnaires « parents » et 168 questionnaires « enfants ». Cela correspond à un taux de retour de 53 %, relativement élevé au vue notamment de la longueur du questionnaire (près de 250 questions)¹.

Parallèlement, une enquête ethnographique réalisée dans une partie de ces familles a permis de recueillir 89 entretiens semi-directifs (d'une durée comprise entre 1 h 30 et 8 h 00).

Recueillir, plus de trente ans après, des récits de pratiques et des souvenirs des événements de mai-juin 68 pose, à l'évidence, de sérieux problèmes : de mémoire bien entendu mais également de reconstruction biographique. Si des outils existent pour y faire face, nous ne chercherons pas tant ici à contrôler ou neutraliser les différentes formes d'illusions rétrospectives, mais bien plutôt à les intégrer à l'analyse. En effet, ces reconstructions ex-post reflètent pour partie le sens et la place donnés rétrospectivement par les enquêtés à Mai 68 dans leurs trajectoires².

Dans le fil des travaux qui étudient les devenir politiques de cohortes militantes par rapport à leurs contemporains non-engagés (McAdam, 1988 ; 1989) et posent la question de la persistance d'une « identité collective » chez les féministes radicales (Whittier, 1997), cet article propose de mettre en évidence les répercussions du militantisme en Mai 68 sur les trajectoires politiques et professionnelles des enquêtés. Toutes les enquêtes quantitatives consacrées à cette question s'accordent pour souligner la persistance de comportements politiques propres à la population d'ex-militants étudiée par rapport à des populations non-engagées : « Les ex-activistes ont toutes les chances d'être durablement marqués à gauche (vote démocrate, plus grand libéralisme culturel) et d'être, plus souvent que les non-engagés, intéressés par la politique et actifs (régularité du vote, associationnisme) » (Fillieule, 2005 : 35). Si ces résultats ne sont pas dénués d'intérêt, ils ne rentrent que trop rarement dans les explications sociologiques de ces incidences. Très généraux, ils ne les rapportent pas aux caractéristiques des enquêtés ni aux formes de participation à un événement politique : autrement dit, ils ne distinguent pas de différences

1/ Pour comparaison, dans son enquête sur le Freedom Summer (McAdam, 1988), Doug McAdam a envoyé 556 questionnaires par la poste et a reçu 348 réponses dont 212 d'ex-participants au FS et 118 de « no-shows » (c'est-à-dire d'enquêtés qui avaient demandé à participer au FS avant de finalement y renoncer).

2/ Nous montrons notamment qu'il s'agit de processus genrés (Pagis, 2009a) : Les femmes enquêtées sont ainsi significativement plus nombreuses que leurs homologues masculins à attribuer aux événements de Mai 68 des incidences importantes sur leurs trajectoires ultérieures. S'il existe des différences objectives dans leurs devenir collectifs, la postérité du féminisme facilite la reconstruction de sa biographie selon un « avant » et un « après Mai 68 » ainsi que le travail de mise en cohérence des devenir actuels avec les engagements passés. Pour la majorité des hommes du corpus, ce travail biographique est rendu plus difficile par la forte dévalorisation du marxisme et du militantisme à l'extrême gauche dès le milieu des années 1970.

intra-générationnelles. Pourtant, ces différences apparaissent dès que l'on change d'échelle d'analyse et que l'on ouvre la boîte noire du « rôle socialisateur » des événements. En effet, l'indétermination et l'ouverture provisoires des possibles, caractéristiques des moments critiques (Bourdieu, 1984 : 236-237) entraînent, avec la resectorisation du monde social en fin de crise, un décrochage des aspirations par rapport aux possibilités de les satisfaire. Mais si ce désajustement peut être analysé en termes de *dynamique déstabilisatrice* – dans la mesure où il produit des effets sur toutes les sphères de vie des enquêtés – ces effets ne sont pas mécaniques et dépendent des trajectoires antérieures à l'événement ainsi que des formes de participation.

Pour mettre en évidence la pluralité des familles de trajectoires « soixante-huitardes », nous dresserons dans un premier temps un espace social des incidences politiques de la participation à Mai 68. Les incidences professionnelles seront au cœur de la partie suivante. Dans les deux temps de la démonstration, l'approche statistique sera mobilisée pour déconstruire la catégorie de « génération 68 » en rapportant des types d'incidences biographiques aux caractéristiques des enquêtés, là où l'analyse de récits de vie permettra d'éclairer les processus par lesquels le militantisme produit des effets sur les trajectoires individuelles. Plus qu'une simple complémentarité des deux approches – qui renvoient à des échelles d'analyse, des registres de démonstration et des points de vue différents – l'articulation que nous proposons est une confrontation de différents types d'objectivation sociologique (statistique et ethnographique) sur un même corpus d'enquêtés, et en l'occurrence, ici, sur un même cas. Cela permet de ne pas s'en tenir à un usage illustratif ou exemplaire des récits de vie, pour insister davantage sur ce que cet usage croisé apporte en termes d'enrichissements, voire de corrections, réciproques des deux approches.

DES TRAJECTOIRES POLITIQUES INFLÉCHIES PAR LA PARTICIPATION À MAI 68

Avant d'analyser ses effets, précisons ce que l'on entend ici par « participation à Mai 68 ». Afin de sélectionner des acteurs ayant participé à divers degrés aux événements, du simple manifestant aux plus engagés, nous avons opté pour une acception large de la notion de participation³. Cela permettait en effet de ne pas imposer a priori une définition arbitraire des « soixante-huitards », de ne pas exclure en amont des registres de participation peu audibles et/ou visibles

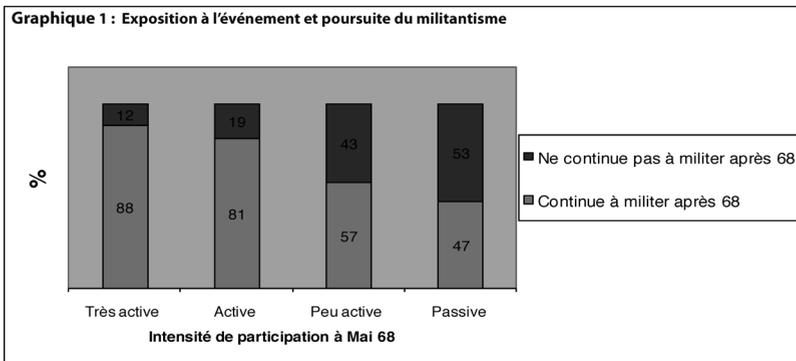
3/ Avoir participé à l'époque à des manifestations en faveur du mouvement et/ou à des réunions politiques au cours des mois de mai et juin 1968 était le critère minimal d'inclusion dans le corpus.

(notamment féminins), et de dresser a posteriori une typologie des modalités de participation aux événements. Enfin, cela m'a également permis de comparer les incidences biographiques en fonction de l'intensité de la participation comme nous allons le voir.

■ L'événement politique à l'origine d'entrées collectives en militantisme

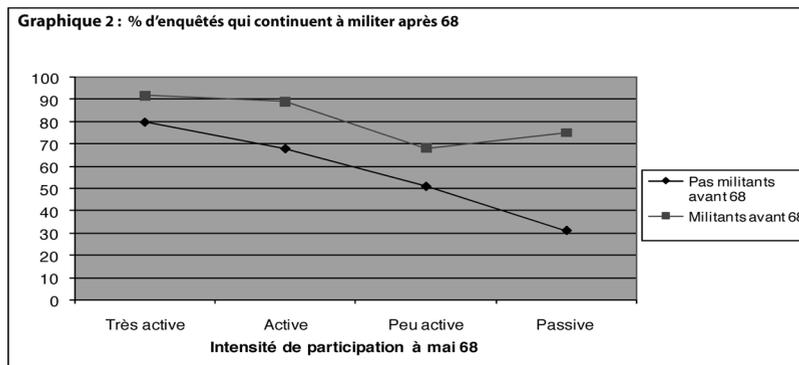
Seuls 44 % des enquêtés (N = 182) ont un bagage militant derrière eux à la veille des événements de Mai 68, alors qu'ils sont près de 70 % à déclarer continuer à militer dans les années qui suivent : cette différence est une première manière, rudimentaire, de souligner le rôle de catalyseur d'entrées en militantisme collectives joué par la crise politique.

Mais ces chiffres masquent des différences en fonction du passé militant notamment : 83 % de ceux qui ont fait leur entrée dans le champ militant avant Mai 68 continuent à avoir des activités militantes dans les années qui suivent, contre 54 % de ceux qui ne militaient pas avant. Ce simple tri croisé rend compte de formes distinctes de socialisation politique par l'événement en fonction des ressources militantes accumulées en amont (dimension dispositionnelle). Mais la dynamique de déstabilisation devrait également dépendre des modalités de participation (dimension situationnelle). Croisons donc l'intensité de participation aux événements⁴ avec le fait de continuer ou non à militer dans les mois qui suivent les événements (cf. Graphique 1).



4/ Pour rendre compte de l'intensité de l'engagement, j'ai construit une variable à partir des questions qui portent sur la fréquence de participation : aux manifestations, aux assemblées générales en Mai 68, ainsi qu'à une dizaine d'activités (rédaction de tracts, collage d'affiches, affrontements avec les forces de l'ordre, occupation d'université, d'usines, réunions politiques, etc). Un nombre de points est ensuite attribué à chaque modalité des questions concernées, pour obtenir une variable numérique, finalement recodée en quatre modalités.

Ces résultats confirment l'hypothèse, mais cachent, sous leur apparente évidence, une double réalité. En effet, l'intensité de participation aux événements est très nettement corrélée à la probabilité de continuer à militer dans les mois/années qui suivent pour les primo-militants, alors qu'elle l'est beaucoup moins pour les autres (cf. Graphique 2).



Cela semble logique, mais l'objectiver permet de ne pas tomber dans des interprétations mécanistes et trop générales du rôle des événements dans le processus de socialisation politique. Autrement dit, on ne peut comprendre ce que produit le militantisme sans analyser conjointement ce dont il est le produit. Et pour ce faire, l'analyse factorielle est particulièrement appropriée dans la mesure où elle permet de rapporter des types d'incidences du militantisme à un ensemble de variables caractéristiques des enquêtés :

On ne peut comprendre ce que produit le militantisme sans analyser conjointement ce dont il est le produit. Et pour ce faire, l'analyse factorielle est particulièrement appropriée.

■ Quel militantisme dans les années qui suivent Mai 68 ?

Quelles formes d'engagement les primo-militants vont-ils investir dans les années qui suivent le mouvement de mai-juin 1968 ? Impulsent-ils de nouvelles luttes⁵ ou investissent-ils des organisations pré-existantes ? Que font leurs aînés qui militent depuis parfois près de dix ans ? Afin de caractériser les formes de militantisme investies dans la période 1968-1974 par les enquêtés, j'ai recodé les réponses à la question ouverte portant sur leurs activités militantes postérieures à Mai 68 (cf. Encadré 2).

5/ C'est ce que montre D. McAdam : les ex-activistes du Freedom Summer participent à l'émergence, dans les années 1970, des mouvements étudiants, des luttes contre la guerre du Vietnam et des mouvements féministes.

ENCADRÉ 2 : CODAGE DES FORMES DE MILITANTISME POUR LA PÉRIODE 1968-1974

Parmi celles et ceux qui continuent à militer après les événements de mai-juin 1968, j'ai distingué cinq modalités correspondant aux activités militantes principales :

– La modalité « extrême gauche » concerne les militants engagés dans des organisations anarchistes, trotskistes et maoïstes (catégories regroupées du fait de leur taille trop restreinte pour une analyse quantitative).

– La modalité « syndicalisme » regroupe les enquêtés dont l'activité militante principale est un engagement syndical, à la CFDT ou à la CGT (les deux modalités sont là aussi fusionnées pour les raisons précitées).

– La modalité « féminisme » rassemble des femmes dont l'activité militante première est consacrée au féminisme (MLF, MLAC, etc.). Une autre variable rassemble plus largement tous les « sympathisants féministes ».

– La modalité « militantisme hors-structure » réunit les enquêtés qui déclarent de nombreuses activités militantes entre 1968 et 1974 mais sans adhésion à une organisation politique (participation à des manifestations féministes, anti-nucléaires, participation aux manifestations dans le Larzac, ou encore aux manifestations de soutien aux ouvriers de LLP, etc.).

– Enfin, la modalité « militantisme dans un parti de gauche » est composée des militants du PCF et du PSU qui bien que ne partageant pas la même idéologie, présentent un militantisme partisan, de gauche.

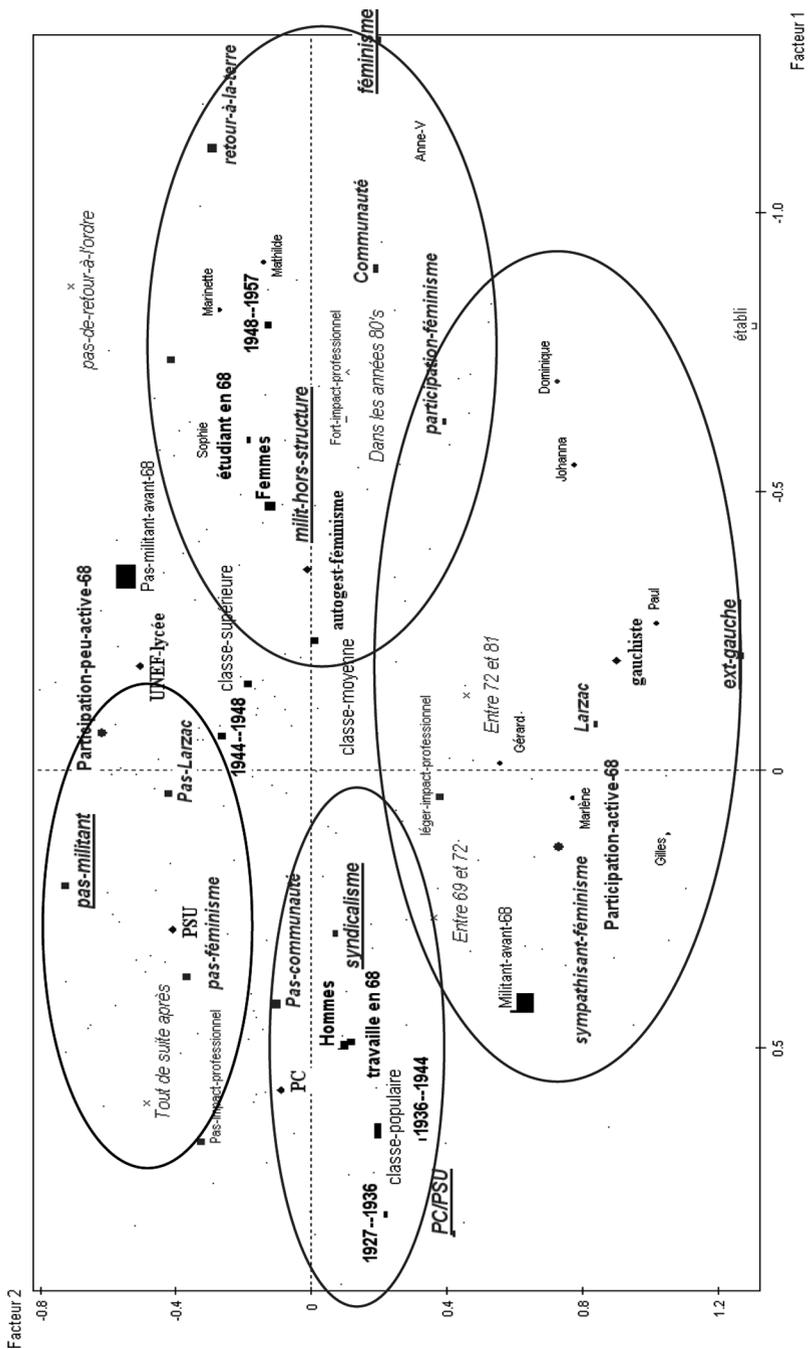
Pour rendre compte de ces diverses formes de militantisme et des caractéristiques sociologiques de celles et ceux qui les investissent, j'ai procédé à une analyse factorielle intégrant les variables ayant pu avoir une influence sur cette étape de la trajectoire militante. Après avoir testé la significativité de différents facteurs (par des tris croisés et calculs du Chi²), les variables actives suivantes ont été retenues : le sexe, l'âge, l'origine sociale, le fait d'avoir été militant ou non avant Mai 68, le statut en 1968 (salarié ou étudiant), l'intensité de la participation aux événements, le positionnement politique en Mai 68⁶, le fait d'avoir connu une expérience de « retour à la terre », d'avoir vécu en communauté, d'avoir participé aux manifestations du Larzac et enfin la forme dominante de militantisme entre 1968 et 1974⁷.

6/ Variable recodée en cinq modalités : « gauchiste » (réunissant trotskistes et maoïstes), « PSU », « UNEF-lycée » (réunissant UNEF et militantisme lycéen), « autogestion-féminisme » et « autre ».

7/ Les enquêtés se répartissent dans les six modalités selon les proportions suivantes : « pas militant » (33 %), « syndicalisme » (17 %), « extrême gauche » (16 %), « féminisme » (7 %), « militantisme hors-structure » (18 %), « PC/PSU » (9 %).

SCHEMA 1

Les incidences politiques de la participation à Mai 68 : 1968-1974



DOSSIER

Observons dans un premier temps comment sont constitués les deux axes qui structurent le plan factoriel⁸ (cf. Schéma 1).

Le sexe, l'âge, le statut en 1968, ainsi que le degré d'institutionnalisation du militantisme postérieur à 1968 sont les principales variables contribuant à l'axe des abscisses. Celui-ci oppose ainsi des hommes âgés du corpus, qui travaillaient en 1968 et militent dans des organisations politiques structurées au lendemain des événements de Mai-Juin 68, aux femmes les plus jeunes du corpus, étudiante en Mai 68, investissant des formes peu institutionnalisées de militantisme après 1968.

L'axe des ordonnées est structuré par des variables relatives à l'expérience militante et à l'intensité du militantisme (les deux variables qui contribuent le plus à cet axe étant le fait d'avoir milité ou non avant 1968 et l'intensité du militantisme en 68). Il oppose ainsi les enquêtés n'ayant jamais milité avant 1968 et dont la participation aux événements est peu intense (au nord du cadran) à celles et ceux ayant eu des expériences militantes avant 1968 qui participent activement aux événements.

On peut assimiler ce plan factoriel à un espace contestataire de la première moitié des années 1970.

Pour résumer (en simplifiant) : chaque enquêté occupe une position dans le plan factoriel, dont l'abscisse renvoie au *degré d'institutionnalisation du militantisme* dans les années postérieures à Mai 68 et l'ordonnée renvoie à *l'intensité du militantisme en Mai 68*. On peut assimiler ce plan factoriel à un espace contestataire de la première moitié des années 1970. Il s'agit dorénavant de mettre en évidence des sous-populations d'enquêtés y occupant des positions spatialement proches pour expliquer leurs ressemblances et rendre compte des prises de positions militantes attachées à ces positions. Quatre principales sous-populations se détachent.

La première, située au sud du cadran, se caractérise par d'importantes incidences politiques : militantisme dans des organisations d'extrême gauche au début des années 1970, établissement, participation aux manifestations du Larzac, etc. Elle regroupe des enquêtés des deux sexes, qui avaient entre 20 et 24 ans en 1968, majoritairement étudiants, qui participent très activement aux événements de Mai 68 (avec pour la plupart des expériences militantes antérieures). Ces militants se caractérisent ainsi par leur *gauchisme politique* (Mauger, 1999), à l'image par exemple de Johanna (située au sud-est

^{8/} Le premier axe représente 14 % de l'inertie totale du nuage de points et le second 12,5 %. Le nombre de modalités actives retenues dans l'analyse factorielle étant élevé, le pourcentage cumulé des deux premiers axes est largement satisfaisant. Pour le détail des coordonnées des modalités actives et valeurs-tests, cf. Annexe B.3 de la thèse précitée.

du plan factoriel⁹⁾, qui grandit aux États-Unis, milite contre la guerre du Vietnam, et rejoint dès son arrivée à Paris en 1966, un CVN (Comité Vietnam national, trotskiste). Elle adhère à la JCR à sa création (1967), y milite très activement en mai-juin 68 et devient permanente à *Rouge* (le journal de la LCR) en 1970 puis à l'OCI à la fin des années 1970, tout en étant une militante active du MLF.

À l'opposé, la sous-population située au nord-ouest du cadran se caractérise par l'absence d'activité militante dans les années qui suivent Mai 68. Elle se compose principalement d'enquêtés qui n'étaient pas militants avant 1968, pour beaucoup issus des classes supérieures, et dont la participation aux événements a été peu intense. Cette population fait en quelque sorte office de corpus témoin : à la très faible exposition à l'événement correspond l'absence d'incidences biographiques.

Un troisième profil collectif se détache à l'ouest du cadran : il regroupe une population majoritairement masculine, relativement âgée, issue des classes populaires, et salariée en 1968. Ces enquêtés ont fait leur entrée dans le militantisme des années avant 1968 si bien que leur grille d'interprétation du monde est stabilisée depuis longtemps lorsque leur trajectoire croise celle de la crise politique de Mai 68. Ils militent au sein d'organisations politiques institutionnalisées (cf. « syndicalisme » et « PC/PSU ») au lendemain de Mai 68.

À l'opposé, la dernière sous-population, située à l'est du cadran, majoritairement féminine et issu des classes moyennes et supérieures, regroupe les enquêtés les plus jeunes du corpus, étudiants en 1968, qui investissent des formes très peu institutionnalisées de militantisme dans les années qui suivent. C'est le cas de Mathilde (située à l'est du plan), née en 1948, fille d'artisans catholiques royalistes, scolarisée en internat religieux, en rupture familiale, et qui se marie très jeune (en 1967). Enceinte de sa première fille en 1968 et inscrite en lettres à la Sorbonne, elle entre réellement dans l'espace contestataire l'année suivante par les crèches parallèles, et plus généralement par les diverses formes de politisation de la sphère privée. « Militante anti-autoritaire », elle pourfend les institutions familiale et scolaire, vit dans différentes communautés dans les années 1970, refuse alors le salariat (alors qu'elle est diplômée du CELSA), milite au MLAC et contre le nucléaire, autant d'engagements caractéristiques de la rénovation

9/ L'analyse factorielle permet en effet de revenir aux individus qui occupent tous une position dans le plan factoriel et peuvent donc y être projetés. Nous avons projeté Johanna dans la mesure où ses engagements entre 1966 et la fin des années 1970 sont idéaux-typiques de cette sous-population. Née en 1948 aux EU, elle est la fille d'une enseignante d'université et d'un acteur américain, juifs et communistes.

Les effets de politisation engendrés diffèrent en fonction des trajectoires mais également du temps court de l'événement.

critique du quotidien qui définit cette population, ou encore de son *gauchisme contre-culturel* (Mauger, 1999).

Mais que peut-on considérer parmi tout cela comme des effets propres de la participation aux événements de Mai 68 ? Autrement dit, comment démêler les effets de cycle de vie, des effets de cohorte et des effets de génération (Kessler, Masson, 1985 : 285-321) ? Répondre à ces questions revient à se demander si l'événement infléchit durablement les trajectoires des participants par rapport à leurs destinées probables (Bourdieu, 1974). Or l'hétérogénéité de la population enquêtée (en termes d'âge, d'origine sociale, de formes de politisation antérieurs à Mai 68, etc.) et l'approche longitudinale adoptée permettent de montrer que les effets de politisation engendrés par l'événement diffèrent en fonction de variables relatives à l'amont des trajectoires mais également en fonction de variables relatives au temps court de l'événement (modalités et intensité de participation, disponibilité biographique, etc.).

En effet, regardons la population située à l'ouest du cadran : pour les plus âgés, militants avant 1968, salariés au moment des événements, et participant avec une intensité modérée sur leur lieu de travail, Mai 68 joue un rôle de *socialisation politique de confirmation* des dispositions militantes. Ces derniers continuent à militer au sein des structures qu'ils avaient déjà investies auparavant (syndicalisme et militantisme dans des partis de gauche) et l'infléchissement de leur trajectoire du fait des événements de mai-juin 68 est nul (ou du moins faible). Là où, pour les enquêtés qui militaient avant 1968 et qui participent de manière très active aux événements (connaissant ainsi une très forte exposition à la crise politique : cf. sud du cadran), Mai 68 peut entraîner une *socialisation politique de renforcement*, engendrant une radicalisation politique. Marlène, fille d'ouvriers communistes née en 1942 (cf. sud du plan), a commencé à militer contre la guerre d'Algérie, avant de devenir syndicaliste à la CGT et militante au PCF en 1962. Employée aux PTT et très active en mai-juin 68 sur son lieu de travail, en grève, elle se sent trahie par l'attitude du PCF, qu'elle quitte au lendemain des événements pour se rapprocher de l'extrême gauche autogestionnaire.

Parmi celles et ceux qui n'ont (quasiment) pas connu d'expérience militante antérieure à Mai 68, nous avons vu que l'intensité de participation aux événements est plus discriminante pour la suite de leur trajectoire. Pour les plus actifs, qui se rapprochent des organisations d'extrême gauche au cours des événements, l'événement peut jouer un rôle de *socialisation de conversion* au militantisme. À l'image de Gérard (situé au sud du plan factoriel, très légèrement à

l'est de l'axe des ordonnées), né en 1948, fils de deux ingénieurs de gauche, protestants et anciens résistants, qui devient permanent à la LCR au lendemain des événements – et le reste plus de quinze ans – alors qu'il vient de rentrer à l'école Centrale de Paris. Pour ceux-là, politisés mais non militants jusque-là, l'événement Mai 68 est l'occasion d'activer des dispositions latentes à l'engagement (principalement héritées de parents politisés à gauche). Enfin, pour les primomilitants, lycéens ou jeunes étudiants, qui participent relativement activement aux événements mais se déclarent peu (voire pas) politisés à la veille des événements, Mai 68 joue un rôle de *socialisation politique d'alternation*¹⁰, infléchissant, à différent degrés, leurs trajectoires politiques mais également professionnelles et privées. Ceux-là n'ont pas – ou moins que les précédents – d'affinités avec les organisations politiques existantes (notamment car ils n'ont pas hérité d'une vision politique du monde social), et cherchent à perpétuer l'ouverture des possibles éprouvée en Mai 68 par d'autres moyens. Investissant alors la rénovation critique de la vie quotidienne et de l'éducation comme Mathilde, ils participent à la politisation de causes extérieures à la sphère politique jusque-là (notamment la famille, la condition des femmes, l'environnement ou encore l'école).

L'approche quantitative permet ainsi de mettre en évidence différents profils collectifs caractérisés par des formes distinctes d'incidences politiques du militantisme en Mai 68 et de les situer en termes d'âge, de sexe, d'origine sociale, de ressources militantes accumulées ou encore de registres de participation aux événements. Mais elle ne permet pas d'appréhender comment les différentes variables (inter)agissent au niveau des trajectoires individuelles. D'où la nécessité d'articuler ces résultats quantitatifs à des analyses de trajectoires. L'analyse factorielle permettant de revenir aux individus, deux types de choix peuvent être faits : on peut s'intéresser aux enquêtés les plus représentatifs des sous-populations – les parangons¹¹ – ou au contraire à ceux qui sont des cas limites. Ces choix renvoient à des usages et des épistémologies distincts des récits de vie (Haegel, Lavabre, 2010 : 77-85). Dans le premier cas, le recours aux trajectoires individuelles permet tout d'abord d'incarner des résultats statistiques en donnant à voir des histoires de vie (comme nous l'avons fait très succinctement ici avec les enquêtés dont le nom figure sur le Schéma 1) ; cet aller-retour est par ailleurs essentiel pour ne pas se méprendre sur le sens des causalités et sur l'interprétation des

10/ Doug McAdam utilise le concept d'alternation pour décrire des changements identitaires induits par la participation au Freedom Summer, moins radicaux que ceux observés lors d'une réelle conversion.

11/ Les parangons sont les individus les plus proches du centre de gravité de chaque sous-population et le logiciel en fournit une liste pour chacune.

résultats statistiques (Lemerrier, Zalc, 2008 : 71) ; enfin, cela permet de saisir, par l'analyse fine de récits de vie, les mécanismes par lesquels la participation à un événement politique produit des effets biographiques (ce que l'approche statistique ne permet pas de faire). Le recours à l'analyse de cas limites permet non plus seulement de prolonger et/ou compléter l'analyse factorielle, mais d'en souligner certaines limites, en particulier le fait qu'elle fige les sous-populations et ne rend pas compte des aspects dynamiques des engagements et notamment des déplacements – sociaux et politiques – dans le temps.

Nous avons fait le choix d'analyser ici la trajectoire de Gilles¹² (situé au sud du plan factoriel), cas limite dans la mesure où, entre 1968 et 1974, il passe d'un militantisme au PCF (typique de la population située à l'Ouest) à une phase biographique marquée par le gauchisme politique (cf. Sud du plan) pour enfin se reconvertir dans le gauchisme contre-culturel (cf. Est du plan). Ainsi, alors que Gilles occupe une position fixe sur l'ACM, l'analyse de cas permet de réinscrire une observation statistique dans l'épaisseur temporelle et dynamique des trajectoires, de prendre en compte le jeu toujours possible entre déterminations et rencontres (notamment amoureuses) et de saisir l'imbrication des sphères de vie – militante, professionnelle et privée. Contrairement à Gérard, Paul, Johanna, Marlène et Mathilde qui sont autant de cas représentatifs de profils collectifs statistiquement objectivés, le cas de Gilles permet enfin de traiter la question du déplacement social comme incidence de l'engagement, véritable point aveugle de l'analyse factorielle (qui octroie par principe une position fixe à chaque individu¹³).

■ Gilles : incidences biographiques du décloisonnement social

Gilles est né en 1943 dans une banlieue populaire de Paris où son père est vendeur sur les marchés et sa mère secrétaire après avoir été ravaudeuse en usine. Ses parents divorcent quand il a trois ans et Gilles est élevé par sa mère et son beau-père (arménien, invalide après avoir attrapé la tuberculose en captivité). Gilles grandit à Grasse, dans un milieu familial pauvre¹⁴, où l'on ne parle pas de politique mais où on lit (notamment le *Canard Enchaîné*). Il y

12/ Dans la thèse, nous avons eu largement recours aux deux types d'usages qui ne sont absolument pas exclusifs. Pour une analyse de récits de vie de parangons, cf. (Pagis, 2011).

13/ Cette position correspond au barycentre des différentes modalités attachées à chaque individu. Or, quand les modalités sont éloignées sur le plan factoriel, comme dans le cas de Gilles, la position « moyenne » n'est pas facile à interpréter. D'où l'intérêt, pour ces cas limites, du recours à l'analyse de récits de vie.

14/ Sa mère assure seule la prise en charge matérielle car son beau-père ne percevra sa pension d'invalidité qu'en 1958.

développe un goût précoce pour la lecture¹⁵. Sur le plan scolaire, Gilles redouble sa troisième pour passer le concours de l'école normale d'instituteurs, mais il échoue : il entre dans la vie active à quinze ans, comme bouliste au PTT. Il se syndique peu de temps après à la CGT et adhère au PCF en 1960, sa conscience politique s'affirmant alors avec la Guerre d'Algérie.

En 1962, Gilles réussit un concours interne aux PTT (niveau BEPC) et il est nommé sur un poste de « demoiselle du téléphone » à la centrale Inter-archives de Paris. Il a alors 19 ans, vit dans un foyer PTT, milite activement au PCF, et rencontre sa future femme, Marlène¹⁶. Gilles fréquente à cette époque les écoles du parti (Ethuin, 2003), véritables institutions qui font office d'école de substitution et qui vont renforcer ses dispositions scolaires (Pudal, 1989). Il se marie en 1963 et Nathalie naît l'année suivante. Jusque-là, Gilles a toutes les caractéristiques de la sous-population située à l'ouest du plan factoriel (homme d'origine populaire, né en 1943, militant au PCF avant 1968 et salarié), mais la rencontre de Mathilde, en 1967, va initier son déplacement social et politique. Gilles vit une histoire d'amour avec cette jeune étudiante, fille d'ouvrier en ascension sociale, militante maoïste de l'UJCml¹⁷. Il continue cependant à vivre avec sa femme et à militer au PCF, dans un rapport de plus en plus distancié :

« Mathilde, c'est la découverte d'une autre forme d'amour enrichie de la stimulation intellectuelle qu'elle m'apporte. Nanterre, la radicalité politique, les copains brillants. C'est la première fois que je suis en contact avec ce genre de personnes et que j'assiste à des discussions entre étudiants, entre intellectuels politisés [...].

Mais j'avais commencé bien avant à être en désaccord avec certains trucs : la dékrouchtévisation m'a posé problème, et je l'ai exprimé... À la naissance de Nathalie, j'étais en école fédérale du PC : nous travaillions sur « fils du peuple » de Thorez, et j'avais constaté que selon les dates des éditions, les socialistes n'étaient pas traités de la même manière. Mon sens de l'humour n'avait guère été apprécié¹⁸ ! »

15/ Claude Fossé-Poliak repère également l'importance du capital culturel extra-scolaire, dont la possession de livres à la maison, chez les étudiants vinnenois non bacheliers – population dont Gilles fait partie au lendemain de Mai 68 (Fossé-Poliak, 1992).

16/ Le cas de Marlène (située au sud du plan factoriel) a été évoqué plus haut pour illustrer une forme de radicalisation politique engendrée par Mai 68. La proximité de Gilles et Marlène sur le schéma montre l'homogamie de cette première union (contrairement aux suivantes).

17/ Union des jeunesses communistes marxistes-léninistes.

18/ Après avoir réalisé un premier entretien par téléphone avec Gilles (le 8/07/08, enregistré, d'une durée de 1 h 20), nous avons entamé une correspondance électronique soutenue. Du mois de juillet au mois de décembre 2008, Gilles m'a envoyé plus de trente courriels auxquels il joignait un fichier de réponses à mes relances. L'engagement de Gilles dans la relation d'enquête et la richesse du matériau recueilli s'expliquent (notamment par sa trajectoire universitaire en sciences sociales, sa réflexivité de transfuge et son devenir professionnel d'enseignant en SES).

Gilles est venu accompagner Mathilde sur le campus de Nanterre le 22 mars 1968. Il se met en grève en mai et participe aux AG sur son lieu de travail (timide, il s'évanouit la première fois qu'il y prend la parole), mais il est vite réquisitionné pour assurer les urgences à la centrale Inter-archives. Il travaille de nuit, rentre chez lui s'occuper de sa fille le matin, pour rejoindre ensuite Mathilde au Quartier Latin. « L'immense bonheur » que représente pour lui ce temps suspendu des événements de mai-juin 68 est inextricablement lié à son histoire d'amour – Mai 68 est aussi une ouverture des possibles sexuels – et au décroisement social éprouvé quotidiennement au Quartier latin :

« Mai 68!!! On est très amoureux avec Mathilde, on participe de quelque chose qui remue profondément la société!!! [...] Ce qu'il y a de plus marquant c'est la libération de la parole... Il faut se rappeler de cette chape qui couvrait la société française de l'époque pour prendre la mesure de cette libération : ne serait-ce que pouvoir parler [...] Ce sont des petites gens qui viennent, discutent, racontent leurs idées, pas que des étudiants... Je me souviens de travailleurs plutôt jeunes, peu habitués à parler en public mais ayant envie de s'exprimer¹⁹. »

Et bien que son salaire, comme celui de sa femme, passe alors de 800 à 1300 francs environ, Gilles fait partie de ces jeunes ouvriers qui tentent de retarder la reprise du travail et se sentent trahis par l'attitude du PCF (Vigna, 2007) :

« Les accords de Grenelle n'ont pas fait sauter de joie les militants que je pouvais connaître (ni moi), au contraire puisque pour nous, cela représentait la fin d'un mouvement qui rêvait d'aller beaucoup plus loin. (...) Nous avions expérimenté un pouvoir d'agir. Nous resterons quelques uns à croire possible à nouveau de faire bouger les choses. »

Peu de temps après, il est muté d'office dans une autre centrale téléphonique où l'attitude des militants communistes à son égard – « ils ont fait circuler le bruit que j'étais homo » – consacre sa rupture avec le PCF.

À la rentrée 1968, Mathilde reprend l'université et incite Gilles à s'y inscrire. Ses aspirations à la mobilité sociale, renforcées par les rencontres militantes socialement improbables faites avant et au cours des événements de 68 (Vigna, Zancarini-Fournel : 2009) deviennent réalisables avec l'ouverture de Vincennes aux non-bacheliers. Gilles s'inscrit en droit²⁰ avant de participer à la création d'une

19/ Extrait d'un courriel reçu le 17 août 2008.

20/ Comme de nombreux non-bacheliers car c'est la seule section où l'on peut passer la « capacité » pour réintégrer ensuite un cursus universitaire habituel (Fossé-Poliak, 1992).

licence de science politique, et milite activement à la Gauche prolétarienne (GP) vincennoise, tout en continuant à travailler aux PTT.

Les événements de mai-juin 68 entraînent ainsi un triple déplacement : social (par la reprise d'études et l'obtention d'une licence de sociologie), politique (rupture avec le PCF et déplacement vers l'extrême gauche) et familial. Gilles se sépare définitivement de sa femme en 1972, date à laquelle il rencontre Nicole, « très introduite dans le milieu tunisien contestataire Vincennois que je vais découvrir grâce à elle ». Les rencontres amoureuses jouent un rôle central dans sa trajectoire : impulsant, accompagnant ou actualisant selon les cas son déplacement social et politique. Après sa première union homo-game, l'hypergamie²¹ sous-tend l'ensemble de ses rencontres.

Pour la période 1969-1972, Gilles rejoint ainsi la sous-population « gauchiste » située au sud du cadran factoriel. Mais ce que l'analyse statistique ne peut montrer, c'est son déplacement vers la sous-population située à l'est, dans les années suivantes :

« Vers 1972-73, le maoïsme commence à régresser, la GP se déliquescence... Et moi je change d'amour donc mes centres d'intérêt se déplacent aussi... Émerge à ce moment là un mouvement plus libertaire et écolo dans lequel je me retrouve plus en fait, ça me paraît plus proche de mes idées ; avec le MLF aussi duquel je suis extrêmement proche... »

Avec sa nouvelle compagne, féministe, libertaire et écolo, Gilles reconvertit ses dispositions contestataires dans le gauchisme contre-culturel, aspire un temps au « retour à la terre » – il obtient alors un CAP de réparateur de machines agricoles – et à « dénoncer l'aliénation par le travail et la consommation en changeant de vie ». Ces aspirations doivent être rapportées au décalage de plus en plus intenable entre son travail au PTT et ses activités extra-professionnelles (militantes, universitaires, amoureuses) ainsi qu'à l'état de l'offre politique dans l'espace militant du milieu des années 1970.

Le recours aux récits de vie – celui de Gilles est poursuivi dans la partie suivante – permet ainsi de réintroduire l'aspect dynamique et temporel des trajectoires et d'appréhender comment les événements ont pu « agir » sur les trajectoires individuelles. Rendre compte des processus de transfert, d'importation, de reconversion, de « fatigue » ou de mise en veille des dispositions contestataires dans les différents sphères de vie, alors même que le contexte

21/ C'est-à-dire le fait de se mettre en couple avec une femme d'origine sociale plus élevée que soi. L'hypergamie est souvent associée à des trajectoires masculines de mobilité sociale ascendante (Bozon, 1991).

socio-politique change, permet au passage de relativiser la dichotomie souvent réifiée entre gauchisme politique et gauchisme contre-culturel – et renforcée ici par l'analyse factorielle – en donnant à voir de multiples passerelles entre ces réseaux militants (Sommier, 2008 : 296).

RECONVERSIONS DE DISPOSITIONS CONTESTATAIRES DANS LA SPHÈRE PROFESSIONNELLE

Cantonner l'étude des incidences biographiques de la participation aux événements de mai-juin 68 à la sphère politique reviendrait à oublier l'encastrement du politique dans les sphères professionnelles et familiales²². Or celles-ci sont des cadres privilégiés de reconversion des dispositions contestataires (Tissot, Gaubert, Lechien, 2006 ; Neveu, 2008), notamment au moment où la dévalorisation des organisations d'extrême gauche dans l'espace militant rend extrêmement coûteux le maintien d'engagements révolutionnaires et où la nécessité du reclassement social est de plus en plus prégnante. Nous chercherons dans un premier temps à construire, statistiquement, un espace social des incidences professionnelles du militantisme en Mai 68, avant de le confronter à l'analyse de la trajectoire de Gilles.

■ Des trajectoires professionnelles infléchies par la participation à Mai 68

À la question portant sur les éventuelles incidences des événements de Mai 68 sur leur trajectoire professionnelle²³, 42 % des enquêtés répondent positivement, 20 % optent pour la modalité « un léger impact » et 38 % répondent négativement²⁴. Nous nous intéresserons, dans la suite de cette partie, aux seuls enquêtés qui déclarent des répercussions – plus ou moins directes – de Mai 68 sur leur trajectoire professionnelle, et nous cantonnerons l'analyse

22/ Les incidences familiales et privées du militantisme en Mai 68 ne sont pas abordées dans le cadre de cet article mais sont analysées ailleurs (cf. Pagis, 2009a).

23/ La question est formulée ainsi : « Les événements de 68 ont-ils eu un impact sur votre trajectoire professionnelle : 1. Oui, 2. Un léger impact, 3. Non ; --> Si oui : en quoi consiste cet impact ? »

24/ L'âge et l'origine sociale sont les deux principales variables significativement corrélées à une réponse négative : les enquêtés les plus âgés du corpus et ceux issus des classes populaires déclarent de moindres incidences professionnelles. Ce qui s'explique en termes de conditions de possibilité de conversion professionnelle. En effet, plus la carrière professionnelle est avancée plus le coût de la conversion peut s'avérer élevé ; par ailleurs, la possession d'instruments symboliques – les diplômes principalement – permettant de se donner la maîtrise d'une redéfinition de sa trajectoire professionnelle est socialement située.

à leurs réponses à la question ouverte « Si oui : en quoi consiste cet impact ? ».

Une première mise à plat du matériau permet de lister différentes réponses que les enquêtés mettent en œuvre face à la double nécessité de se reclasser tout en restant fidèle aux engagements passés : de la désaffection à l'égard du travail à l'arrêt des études pour devenir militant professionnel, en passant par l'invention ou la redéfinition de professions adaptées aux aspirations contestataires, la reprise d'études ou encore la rénovation critique des professions (via le syndicalisme notamment). L'intérêt de l'analyse statistique de données textuelles est de pouvoir rapporter ces incidences et les expressions employées aux catégories d'acteurs qui les emploient. Cela permet de dresser un espace social des incidences professionnelles de la participation à Mai 68 et de repérer d'éventuelles corrélations entre incidences politiques et incidences professionnelles.

L'analyse factorielle textuelle reproduite ci-dessous²⁵ (cf. Schéma 2), intègre comme variables actives : l'âge, le sexe, l'origine sociale, le fait d'avoir été militant (ou non) avant 1968, l'intensité de participation aux événements, le statut social en 1968 (étudiant/salarié), la forme de militantisme investie dans les années 1968-1974, le fait d'avoir vécu en communauté dans les années 1970 et enfin le degré d'infléchissement déclaré de la trajectoire professionnelle. Sur le plan factoriel sont projetés les mots et expressions employés par les enquêtés pour décrire les effets qu'on pu avoir les événements de Mai 68 sur leur trajectoire professionnelle²⁶. Mais pour saisir la signification du positionnement des différentes incidences professionnelles dans tel ou tel secteur du plan factoriel, il faut comprendre dans un premier temps comment sont constitués les deux axes qui le structurent²⁷.

L'axe des abscisses différencie les acteurs par la forme et le volume des *ressources militantes* accumulées, opposant les enquêtés relativement âgés, militants avant 1968 et ayant participé activement à Mai 68 (à l'ouest du cadran) à celles et ceux, plus jeunes, non militants avant 68, ayant participé peu activement aux événements (à l'est du cadran).

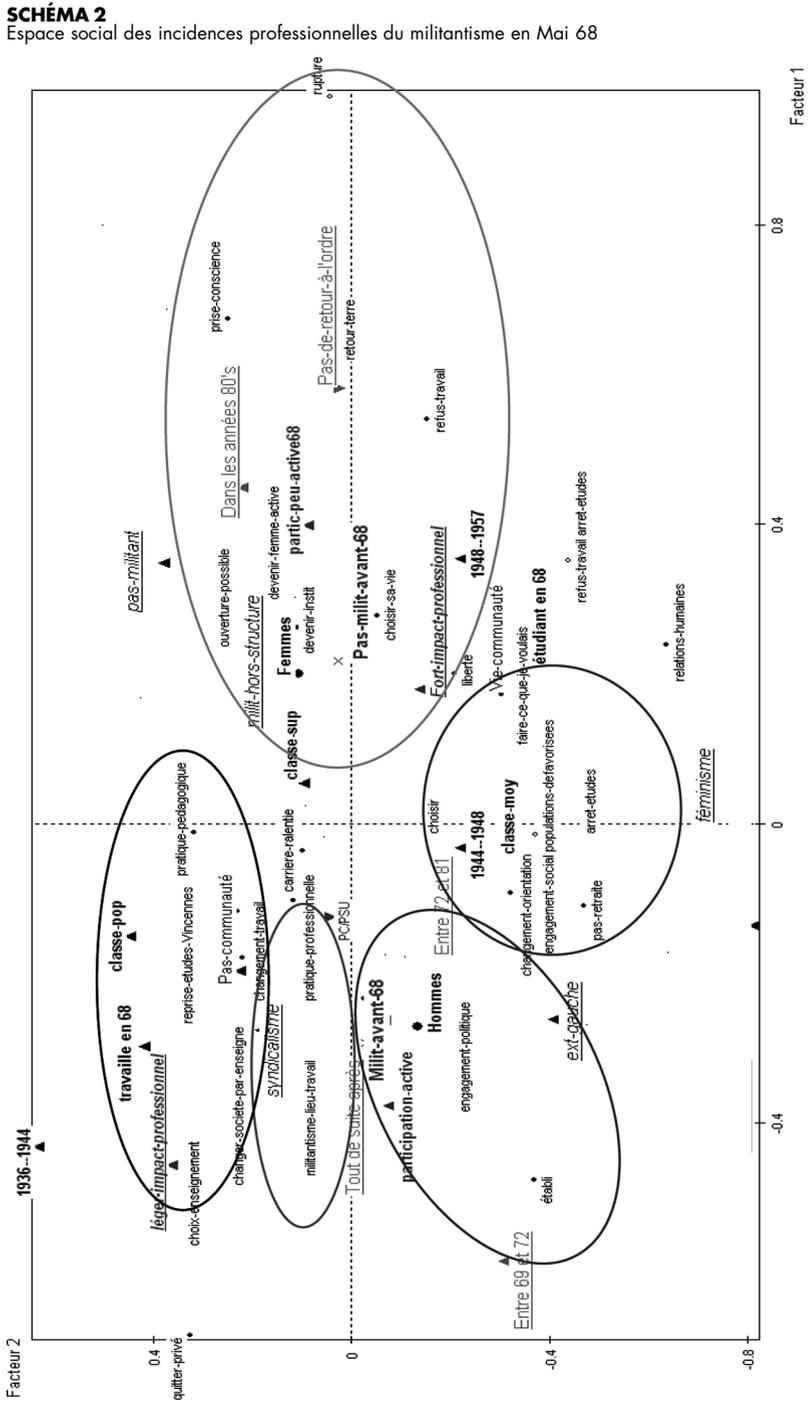
25/ Elle a été réalisée avec le logiciel SPAD qui comprend un module dédié aux analyses textuelles (Spad-T).

26/ Nous avons procédé, en amont de l'analyse factorielle, à un recodage des réponses ouvertes afin de limiter le nombre de mots et éviter les non-sens en regroupant les réponses équivalentes.

27/ L'axe des abscisses concentre 20 % de l'inertie totale du nuage de points et celui des ordonnées 17 %.

L'intérêt de l'analyse statistique de données textuelles est de pouvoir rapporter ces incidences et les expressions employées aux catégories d'acteurs qui les emploient.

Sur le plan factoriel ci-dessus, plusieurs sous-populations se différencient par des formes distinctes de reconversion du capital militant dans la sphère professionnelle.



L'axe des ordonnées est structuré par des variables relatives au *statut social* : les enquêtés d'origine populaire, salariés en 1968 sont situés au nord du cadran, alors que les étudiants en 1968 occupent le Sud du cadran.

Sur le plan factoriel ci-dessus, plusieurs sous-populations se différencient par des formes distinctes de reconversion du capital militant dans la sphère professionnelle. Ces différentes incidences professionnelles du militantisme sont socialement et politiquement situées et doivent être rapportées : à la position sociale en 1968 – liée à l'âge, l'origine sociale et au statut d'étudiant ou de salarié – d'une part (axe des ordonnées), et à l'intensité de la participation à Mai 68 ainsi qu'aux formes de militantisme investies dans les années suivantes (axe des abscisses).

Au pôle institutionnalisé du militantisme (à l'ouest du plan factoriel), on trouve des formes collectives de critique de l'organisation sociale de la production, que ce soit par un militantisme syndical (sous-population située le long de l'axe des abscisses), ou par le fait de faire du militantisme son métier pour ceux qui deviennent permanents politiques ou établis (cf. les mots « engagement-politique » et « établi » dans la sous-population du sud-ouest du plan), à l'image de Gérard ou Johanna qui deviennent, comme nous l'avons vu, permanents à la LCR. À ces stratégies collectives s'opposent, à l'Est du cadran, des stratégies individuelles de perpétuation du militantisme, qui prennent la forme de ruptures professionnelles radicales et de trajectoires de marginalité sociale (cf. les termes « refus-travail », « rupture » ou encore « choisir-sa-vie »). Pour rendre compte de cette première opposition structurante, il faut prendre en compte le volume et la répartition des différentes ressources sociales et militantes des enquêtés au lendemain des événements de mai-juin 68.

En effet, les enquêtés qui prennent la voie de l'établissement, de l'engagement politique professionnel ou du syndicalisme sont en grande majorité des hommes, relativement âgés (nés avant 1944), qui ont connu des expériences militantes antérieures à 1968 et participé activement aux événements de 68 (ouest du plan). Ils ont ainsi intériorisé des dispositions au militantisme et des schèmes politiques de perception du monde social leur permettant de perpétuer l'ouverture des possibles éprouvée en 1968 sur un mode collectif et politique.

Là où à l'opposé du cadran, on trouve une population plus jeune, plus féminine, issue des classes moyennes et supérieures,

globalement non militante avant Mai 68 et moins active au cours des événements, qui ne possède donc pas les mêmes ressources pour lutter contre la resectorisation sociale. À ce pôle, on ne milite pas sur son lieu de travail pour transformer les modes de production, mais on refuse (individuellement) d'être assujéti au salariat par diverses formes d'exit et de stratégies parallèles (Bennani-Chraïbi, Fillieule, 2003 : 71), comme nous l'avons vu avec Mathilde. On y trouve diverses formes de rejet du travail et de ruptures biographiques caractérisées par l'injonction – existentialiste – à changer *sa* vie pour « changer *la* vie », avec comme espoir la diffusion du modèle (individuel ou collectif sur le mode des utopies communautaires) par une logique d'exemplarité. Leur conviction d'être libres (cf. « liberté » au sud-est du cadran) de « choisir-sa vie » doit être rapportée à leur origine sociale élevée et aux ressources qui leur permettent de rompre avec un avenir vers lequel leur socialisation primaire les orientait. Il n'est donc pas étonnant que cette population déclare les plus fortes incidences professionnelles de sa participation à Mai 68 (cf. la modalité « Fort impact professionnel » au Sud-Est du plan factoriel) dans la mesure où la rupture professionnelle et la trajectoire individuelle transgressive sont ici les principaux outils du « militantisme ».

Observons maintenant la répartition des stratégies de reconversion des ressources militantes dans la sphère professionnelle le long de l'axe des ordonnées.

Les enquêtés situés au sud du plan factoriel cherchent à *militer par leur profession*. Cette autre forme de perpétuation de l'apesanteur sociale éprouvée en Mai 68 consiste à se reconvertir, ou s'orienter (cf. « changement d'orientation »), dans le secteur social et dans l'animation socio-culturelle – ou encore le journalisme et la recherche en sciences sociales – pour travailler auprès et du côté des dominés (jeunes des quartiers populaires, délinquants, handicapés, fous, etc. : cf. « engagement social », « populations défavorisées »).

L'investissement de ces enquêtés issus des classes moyennes dans des secteurs professionnels relativement indéterminés, où les relations entre les titres et les postes sont encore peu codifiées permet ainsi de concilier tout à la fois les mandats parentaux d'ascension sociale et la fidélité militante. La réponse de François concernant l'incidence de Mai 68 sur sa trajectoire professionnelle est révélatrice de ces stratégies d'invention de positions sociales nouvelles (Bourdieu, 1978) adaptées à la fois aux compétences et aux aspirations politiques : « Définir mon emploi, ma profession : la révolution par

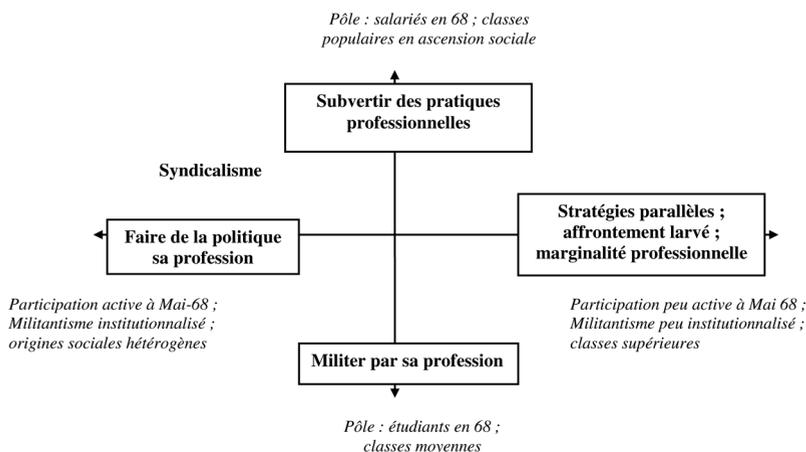
L'outil du militantisme est ici la profession : on travaille (au sens professionnel) à changer le monde social.

l'éducation populaire²⁸. » L'outil du militantisme est ici la profession : on travaille (au sens professionnel) à changer le monde social. Une dernière forme de reconversion des ressources militantes dans la sphère professionnelle concerne des salariés qui ne se réorientent pas mais qui opèrent une rénovation critique de leur profession (au Nord du plan). Plus âgés que les précédents, salariés en 1968, d'origine plus populaire (mais majoritairement en ascension sociale), cette sous-population rassemble des enseignants qui relatent les transformations qu'ils ont opérés dans leurs manières d'exercer (cf. « pratique-pédagogique ») ainsi que les quelques enquêtés qui vivent des expériences professionnelles d'autogestion. La dimension militante réside ici dans la subversion des rapports sociaux professionnels (rejet de l'autorité arbitraire, refus de la hiérarchie, direction collégiale, autogestion, etc.).

S'opposent ainsi sur l'axe des ordonnées, des stratégies de (re)définition de « nouvelles » professions, ajustées aux aspirations militantes (au sud) à des stratégies d'importations des ressources militantes au sein de la sphère professionnelle, passant par la redéfinition des pratiques professionnelles (au nord) :

SCHÉMA 3

Récapitulatif des formes d'importation de dispositions contestataires dans la sphère professionnelle



L'approche statistique permet ainsi de mettre en évidence la diversité des incidences biographiques du militantisme en mai-juin 68, et de les rapporter aux caractéristiques sociologique des enquêtés. Mais objectiver, *a posteriori*, des effets biographiques de

28/ La trajectoire de François est détaillée dans (Pagis, 2011).

l'engagement, ne permet pas de comprendre comment les enquêtés appréhendent ces renégociations identitaires et le nécessaire « travail de deuil » (Pudal, 1994 : 63) qui les accompagne. D'où la nécessité d'articuler statistiques et récits de vie (Pagis, 2011). La suite de la trajectoire de Gilles, qui concentre différentes phases « post-soixante-huitardes », permet ainsi de rendre compte des conditions de possibilité du passage (ou non) d'une phase à la suivante et d'analyser les formes d'imbrication entre sphères militante, professionnelle et privée.

■ De « demoiselle du téléphone » à professeur en SES : reconversions politiques, professionnelles et conjugales

Après 17 années passées aux PTT, et dorénavant trop désajusté à sa position, Gilles démissionne en 1977. C'est à nouveau une rencontre amoureuse qui déclenche sa reconversion, et Gilles devient éducateur, profession typiquement redéfinie au cours des années 1970 par l'importation de dispositions militantes (Muel-Dreyfus, 1984). Mais il arrête au bout d'un an et expérimente alors une palette assez large d'activités, (avec à chaque étape une compagne différente) avant de se stabiliser dans l'enseignement, dont certaines qu'il a du mal à assumer rétrospectivement et qu'il ne me livre qu'après plusieurs échanges de courriels :

« Après une période de chômage, je décide de profiter de facilités accordées aux chômeurs pour m'inscrire au registre du commerce en tant que commerçant ambulancier. Je vendrai des huîtres, puis des bijoux, je tiendrai une crêperie pendant l'été 1981. Nous sommes dans cette période qui baigne dans l'idéologie « libérale » (le « vive la crise de Libé et Montand ») et, je pense, parce qu'isolé (c'est la seule excuse que je me trouve) que je marche en partie là-dedans²⁹. »

Face à l'essoufflement, à la fin des années 1970, des mouvements « alternatifs », isolé de ses anciens réseaux de sociabilité, Gilles est tenté par la quête du salut individuel et l'exil intérieur³⁰. En acceptant de revenir sur les tâtonnements qui marquent sa trajectoire entre 1977 et 1981, Gilles livre un matériau d'une grande richesse où l'on peut retrouver les hésitations, incohérences, ajustements et adaptations qui caractérisent les processus de renégociation identitaire accompagnant le moment critique du désinvestissement politique et

29/ On voit ici tout l'intérêt de pouvoir revoir (ou ré-échanger avec) un enquêté : sans ces échanges de courriels qui ont suivi notre premier entretien, je n'aurais pu déconstruire l'apparente cohérence de la trajectoire d'un salarié non-bachelier qui après avoir repris des études devient enseignant.

30/ Gilles me confie en effet, dans un courriel tardif (avril 2009), qu'il « s'alcoolise pas mal » à cette période.

du reclassement social qui traverse les différentes trajectoires collectives « soixante-huitardes ».

Le contexte politique est à nouveau déterminant pour la suite de la trajectoire de Gilles : il bénéficie de la vague de recrutement de maître-auxiliaires consécutive à l'élection de F. Mitterrand et devient professeur de français en collège, en décembre 1981. Il se réinscrit à l'université en sociologie et se met en couple avec Nanou, enseignante en LEP. Sa maîtrise obtenue en 1983, il se syndique et est titularisé comme adjoint d'enseignement en sciences économiques et sociales en 1985. Son fils Julien naît l'année suivante. Gilles obtient le CAPES au milieu des années 1990, connaît de nouvelles difficultés conjugales, demande sa mutation pour la Bretagne en 1996 et rencontre peu de temps après sa compagne actuelle, documentaliste.

Militant syndicaliste depuis qu'il a intégré l'Éducation nationale, Gilles a continué à voter pour des partis d'extrême gauche aux premiers tours des élections, à manifester régulièrement, et il ne semble pas avoir perdu l'espoir d'un changement radical :

« Après 68, j'ai longtemps exprimé l'idée que nous avons semé une graine qui germerait un jour, je commence à trouver la période de latence assez longue, mais je continue de penser que le capitalisme est le pire mode de fonctionnement pour les humains et la planète. »

Si les conditions de possibilité de la mobilité sociale exceptionnelle de Gilles sont à rechercher en amont de Mai 68 (goût précoce pour la lecture, projet professionnel déçu de devenir instituteur, militantisme et écoles du PCF, rencontre de Mathilde), Mai 68 a un effet de légitimation de ses aspirations culturelles vécues jusque-là sur le mode du stigmaté – ses collègues de travail le considéraient comme atypique parce qu'il ne partageait pas leurs goûts musicaux, sportifs, littéraires. Mai 68 vient élargir le champ des possibles, subjectivement du moins (« ça a rajouté l'espoir que c'était possible »), et l'ouverture de Vincennes aux non-bacheliers en offre les conditions objectives. La suite de sa trajectoire de transfuge maintient Gilles dans une position de porte-à-faux propice à l'entretien de dispositions militantes qui seront activées sous différentes formes en fonction de l'offre politique, mais également de ses engagements professionnels et familiaux. Précisons, enfin, que la récurrence des séparations et remises en couple n'a rien d'anecdotique dans la trajectoire de Gilles : ses rencontres amoureuses, concomitantes aux principales bifurcations professionnelles et politiques, pourraient être analysées comme le reflet, voire l'actualisation de son déplacement social. Mais ce serait sous-estimer leur rôle : en effet, les

Les campagnes successives de Gilles lui révèlent, tout en les rendant possibles, des horizons biographiques insoupçonnés jusque là.

compagnes successives de Gilles lui révèlent, tout en les rendant possibles, des horizons biographiques insoupçonnés jusque là (ou cantonnés à de simples aspirations plus ou moins conscientes). En lui ouvrant les portes de réseaux inaccessibles – ou simplement inconnus – auparavant, ces rencontres impulsent, accélèrent et accompagnent ses diverses reconversions. Si ces rencontres ne sont pas fortuites et correspondent à des dispositions à la mobilité sociale chez Gilles, il va sans dire que cette « stratégie conjugale » n'est ni intentionnelle, ni cynique.

■ Conclusion

On peut tenter, en guise de conclusion, de synthétiser quelques grandes postures collectives mises en œuvre par les enquêtés face à la double nécessité, dans les années 1970, de se reclasser tout en perpétuant des engagements politiques passés.

Il est tout d'abord un cas particulier dans lequel la libération des aspirations entraînée par la participation aux événements de mai-juin 68 s'accompagne d'une ouverture effective des possibles. On assiste alors à des trajectoires exceptionnelles de mobilité sociale ascendante (à l'image de celle de Gilles), marquées par le maintien de l'engagement. Le militantisme de ces acteurs issus des classes populaires engendre le déplacement social, politique, professionnel mais également conjugal, et l'hypergamie est un principe structurant de ces trajectoires, accompagnant et impulsant la conversion progressive des schèmes de perception du monde social.

Une deuxième forme collective de réponses à la disjonction entre aspirations politiques et moyens professionnels de les satisfaire concerne les enquêtés qui ont importé dans la sphère professionnelle leurs dispositions critiques. Ceux-là participent, au cours des années 1970, à la redéfinition d'un certain nombre de professions, investies dans un premier temps sur un mode hybride à la frontière floue entre militantisme et salariat. La conversion d'intérêts militants pour la politique en intérêts professionnels pour le politique et la reconversion de compétences militantes (à l'enquête, au dialogue avec des militants des classes populaires, à la critique sociale, etc.) dans la sphère professionnelle a conduit de nombreux militants à entrer dans le journalisme, la recherche en sciences sociales, ou dans le secteur de l'animation socio-culturelle (Saez, Claude : 1981 ; de Montlibert, 1982) ou encore le néo-polar (Collovald, Neveu, 2001). Ici, des renégociations « heureuses » ont été permises par l'existence d'espaces transitionnels entre sphère militante et sphère

professionnelle, à l'image du quotidien *Libération*, de l'université de Vincennes, de bureaux d'études ou de réseaux de recherche, qui ont accompagné et rendu possible le progressif remodelage de dispositions militantes en dispositions professionnelles, assurant ainsi les conditions de maintien de l'estime de soi.

Alors que ces derniers cherchent à modifier leur environnement pour le rendre plus conforme à leurs aspirations, on trouve à un pôle opposé, celles et ceux qui vont s'adapter, se réajuster pour répondre aux pressions de l'environnement. Ici, l'investissement professionnel s'accompagne d'un désengagement politique assez précoce à force de contradictions entre représentations et résistance de la réalité quotidienne (Neveu, 2008 : 312). L'accumulation de contradictions vient fissurer progressivement le système de croyances antérieures qui s'auto-entretenaient dans le monde militant et il devient de plus en plus difficile de justifier ce désaccord croissant (aux yeux de son environnement proche mais également de soi-même).

Enfin, chez celles et ceux pour qui la discordance entre les aspirations à vivre autrement et les moyens de les concrétiser ne trouve aucune forme de dénouement socialement reconnu, on observe la production d'aspirations utopiques qui entraînent diverses formes de conversion contre-sociétales (Lacroix, 1981). La contestation de l'ordre dominant peut alors passer par le retrait dans la marginalité et le développement de stratégies parallèles qui prennent la forme d'exit individuels (dépression, évasions dans la drogue, les voyages lointains, etc.), d'humeur anti-institutionnelle (refus du travail, rejet de l'institution familiale et scolaire) et/ou d'utopies communautaires.

Ainsi, en associant à un événement politique, un « effet socialisateur » qui viendrait déstabiliser, de manière similaire, les trajectoires de toutes celles et ceux qui y participent, la conceptualisation en termes de génération fait écran à ce qui se produit en amont d'une part, à ce qui se passe pendant (variables situationnelles) de l'autre, mais également à ce qui se joue après, empêchant par là même de comprendre comment l'événement politique « agit » sur des trajectoires individuelles. Si la notion de *dynamique déstabilisatrice* (Mannheim, 1928) reste heuristique pour caractériser la rencontre entre trajectoire individuelle et événement collectif, l'enquête montre que tous les participants ne sont pas déstabilisés de la même manière. L'approche statistique permet de rapporter des types d'incidences biographiques aux formes de politisation antérieures à l'événement, au sexe, à l'origine sociale, à l'âge ainsi qu'aux formes de participation à l'événement. Il semble alors plus judicieux de parler et de construire des *micro-unités de générations* marquées par des

Il n'existe pas plus de « générations spontanées » en sciences sociales qu'en biologie animale.

« empreintes du temps » similaires, c'est-à-dire des formes de désstabilisation, politiques, professionnelles et privées, comparables. Ces dernières ne sont pas le simple fruit d'une participation à Mai 68. Elles sont le produit d'une forme de militantisme en Mai 68 elle-même générée par une histoire antérieure, individuelle et collective, qui s'exprime dans le temps court (Gobille, 2008) de l'événement, mais qui s'exprime différemment selon la disponibilité biographique, le lieu, le degré d'exposition, les rencontres dans le contexte de conjoncture fluide, etc. Autrement dit, il n'existe pas plus de « générations spontanées » en sciences sociales qu'en biologie animale.

Julie PAGIS
CERAPS (CNRS, Université Lille Nord)
Julie.pagis@ens.fr

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BENNANI-CHRAÏBI M.,
FILLIEULE O., 2003 Exit, voice, loyalty et bien d'autres choses encore..., in : Bennani-Chraïbi M., Fillieule O., *Résistances et protestations dans les sociétés musulmanes*, Paris : Presses de Sciences Po.
- BOURDIEU P., 1974 Avenir de classe et causalité du probable, *Revue Française de Sociologie*, Vol. 15, 1, p. 3-42.
- BOURDIEU P., 1978 Classement, déclassement, reclassement, *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 24, p. 2-22.
- BOURDIEU P., 1984 *Homo Academicus*, Paris, Minuit.
- BOZON M., 1991 Mariage et mobilité sociale en France, *Revue européenne de démographie*, 2, 1991, p. 69-88.
- COLLOVALD A., NEVEU E., 2001 Le néo-polar, du gauchisme politique au gauchisme littéraire, *Sociétés et Représentations*, 11, p. 77-93.
- DE MONTLIBERT C., 1982 La professionnalisation de la sociologie et ses limites, *Revue française de sociologie*, XXIII, p. 37-53.
- ETHUIN N., 2003 De l'idéologisation de l'engagement communiste. Fragments d'une enquête sur les écoles du PCF (1970-1990), *Politix*, 16, 63, p. 145-168.
- FILLIEULE O. (dir.), 2005 *Le désengagement militant*, Paris, Belin, p. 155-169.
- FOSSE POLIAK C., 1992 *La vocation d'autodidacte*, Paris : L'Harmattan.
- GOBILLE B., 2008 L'événement Mai 68. Pour une sociohistoire du temps court, *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2, 63^e année, p. 321-349.
- HAEGEL F., LAVABRE M.C., 2010 *Destins ordinaires. Identité singulière et mémoire partagée*, Presses de Sciences Po.
- IHL O., 2002 Socialisation et événements politiques, *Revue Française de Science Politique*, 52, 2-3, p. 125-143.

- KESSLER D., MASSON A. (dir.), 1985 *Cycles de vie et générations*, Paris : Éd. Economica.
- LACROIX B., 1981 *L'utopie communautaire*, Paris, PUF.
- LEMERCIER C., ZALC C., 2008 *Méthodes quantitatives pour l'historien*, Paris : La Découverte, coll. Repères.
- McADAM D., 1988 *Freedom summer*, New York : Oxford University Press.
- McADAM D., 1989 The biographical consequences of activism, *American Sociological Review*, 54, October, p. 744-760.
- MANNHEIM K., 1990 [1928] *Le problème des générations*, Paris : Nathan.
- MAUGER G., 1999 Gauchismes, in : de Waresquiel E. (dir.), *Le Siècle rebelle. Dictionnaire de la contestation au XX^e siècle*, Paris : Larousse, p. 233-235.
- MUEL-DREYFUS F., 1984 *Le métier d'éducateur*, Paris : Minuit.
- NEVEU E., 2008 Trajectoires de « soixante-huitards ordinaires, in : *Mai-Juin 68*, in : Damamme D., Gobille B., Matonti F., Pudal B. (dir.) *Mai-Juin 68*, Éd. de l'Atelier, Paris, p. 306-318
- PAGIS J., 2009a Repenser la formation de générations politiques sous l'angle du genre. Le cas de « Mai-Juin 68 », *CLIO Histoire Femmes et Sociétés*, n° 29, mai 2009, p. 97-118.
- PAGIS J., 2009b Les incidences biographiques du militantisme en Mai 68. *Une enquête sur deux générations familiales : des « soixante-huitards » et leurs enfants scolarisés dans deux écoles expérimentales*, doctorat de sciences sociales, ENS/EHESS.
- PAGIS J., 2011 Engagements soixante-huitards sous le regard croisé des statistiques et des récits de vie, *Politix*, Vol. 24, n° 93, 2011, p. 93-114.
- PUDAL B., 1989 *Prendre parti. Pour une sociologie historique du PCF*, Paris : Presses de la FNSP.
- PUDAL B., 1994 Le populaire à l'encan, *Politix*, 14, p. 53-64.
- SAEZ G., CLAUDE J.-F., 1981 De l'éducateur-chercheur à l'animateur sociologue. Science de la formation et formation à la science à Peuple et Culture, RIAC-IRCD, vol. 45, n° 5, p. 105-114.
- SOMMIER I., 2008 Les gauchismes, in : Damamme D., Gobille B., Matonti F., Pudal B. (dir.) *Mai-Juin 68*, Éd. de l'Atelier, Paris.
- TISSOT S., GAUBERT C., LECHIEU M.-H. (dir.), 2006 *Reconversions militantes*, Pulim.
- VIGNA X., 2007 *L'insubordination ouvrière dans les années soixante-huit. Essai d'histoire politique des usines*, PU de Rennes.
- VIGNA X., ZANCARINI-FOURNEL M., 2009 Les rencontres improbables dans « les années 68 », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 101.
- WHITTIER N., 1997 Political generations, micro-cohorts, and the transformation of social movements, *American Sociological Review*, Vol. 62, 5, p. 760-778.